

Le langage d'*homo erectus*

Jean-Louis Dessalles

Ecole Nationale Supérieure des Télécommunications
dessalles@enst.fr

Homo erectus savait domestiquer le feu. Communiquait-il à l'aide d'un langage simplifié, ou seulement par des mots isolés, ou encore à l'aide de gestes ? Doit-on, à l'inverse, le considérer comme une sorte d'animal habile incapable de manier le langage ? Le bon sens semble indiquer que nous ne le saurons jamais. Le langage ne laisse pas de fossile, et il est donc inutile de se perdre en conjectures invérifiables et stériles. Pourtant, comme souvent dans les sciences, le pessimisme peut se trouver démenti.

Certes, en nous léguant leur seul squelette, ces ancêtres des hommes modernes ne nous donnent pas beaucoup de renseignements sur le contenu de leurs conversations, si conversations il y avait. Pour se faire une idée du comportement de ces espèces disparues, il existe cependant un autre moyen que de creuser le sol des cavernes. Ces êtres étant nos ancêtres, nous devons tenir d'eux. En d'autres termes, il faut s'attendre à ce que notre comportement d'*homo sapiens*, dans la mesure où il a une base biologique, puisse inclure des composantes archaïques, héritées de notre aïeul. En particulier, certaines de nos capacités langagières pourraient être le reflet de la manière de communiquer d'*erectus*.

Du pidgin au protolangage

Cette façon, plutôt nouvelle, d'aborder la phylogenèse du langage a été inaugurée par le linguiste américain Derek Bickerton, de l'université d'Hawaï. Bickerton est parti du contraste qui existe entre deux formes un peu particulières que revêt le langage humain : le pidgin et le créole. Lorsque des êtres humains adultes d'origine culturelle différente se retrouvent dans la nécessité de communiquer, ils développent en quelques

mois un pidgin, c'est-à-dire un code de communication qui s'apparente à la forme de langage attribuée au personnage de Tarzan. C'est le cas bien connu des esclaves des caraïbes, dont les origines culturelles étaient trop variées pour permettre à leurs langues de se perpétuer après leur transplantation forcée. C'est aussi le cas des commerçants de Hawaï, qui affluèrent de diverses régions du Pacifique asiatique (Japon, Corée, Philippines, entre autres). Poussés par le besoin de communiquer, ces adultes s'accordent rapidement sur un vocabulaire limité, généralement emprunté à la langue locale la plus accessible, par exemple l'anglais dans le cas d'Hawaï. En *Tai Boï*, un pidgin franco-vietnamien, cela peut donner des phrases du genre : « Moi faim. Moi tasse. Lui aver permission repos. Demain moi retour campagne. »

Les pidgins peuvent perdurer et se complexifier quelque peu. Pourtant, dans certaines conditions, la transition vers le créole peut être extrêmement abrupte. Le créole emprunte lui aussi son vocabulaire à une autre langue, mais contrairement au pidgin, il possède toutes les caractéristiques universelles des langues : mots grammaticaux (prépositions, conjonctions, ...), enchâssement (inclusion des syntagmes dans d'autres syntagmes), morphologie (conjugaison, accord, affixes, ...). Que faut-il pour passer d'un pidgin à un créole ? D'après Bickerton, il suffit que les enfants de moins de six ans exposés au seul pidgin grandissent ensemble, par exemple dans un habitat urbain.

La conclusion que tire Bickerton de ce phénomène est inattendue. Pour lui, la possibilité d'un passage abrupt du pidgin au créole révèle le fait que les êtres humains disposent de deux moyens différents pour s'exprimer. Dans des circonstances anormales, ils retrouvent une forme de communication ancienne, que Bickerton baptise *protolangage*, et dont on observe la manifestation dans le pidgin. Nous sommes tous capables d'adopter, instantanément, cette manière de parler qui nous semble primitive. Cette capacité, pour Bickerton, nous donne une idée de ce que pouvait être le langage d'*homo erectus* : un protolangage dépourvu de syntaxe dans lequel les

mots sont groupés en phrases minimales.

Une telle idée n'est pas facile à accepter d'emblée. *Homo erectus* nous apparaît volontiers sous les traits d'une brute, incapable d'avoir un discours sensé, fût-ce avec un langage simplifié. D'un autre côté, il est vrai que pour certains, ce même *homo erectus* sert de rempart entre nous et l'animalité. On imagine assez volontiers que son mode de communication ressemble davantage au langage humain qu'aux cris émis par les chimpanzés. Mais pour donner du crédit à l'hypothèse du protolangage, nous avons besoin d'un peu plus que ce genre d'intuition.

L'originalité du langage humain

L'écueil principal à éviter, lorsque l'on cherche ainsi à reconstituer le langage d'*erectus*, est de l'imaginer comme un langage miniature : moins de mots, moins de possibilités grammaticales, moins de concepts. C'est cette même erreur que commettent ceux qui conçoivent le langage comme une amplification du mode de communication typique des primates, sans concevoir de différence qualitative qui permette de tracer une ligne de démarcation. Pourquoi est-ce une erreur ? Pour deux raisons principales. La première est que l'évolution crée des différences qualitatives entre espèces. La compréhension moderne des phénomènes évolutifs présente des espèces comme adaptées à leur situation écologique. En d'autres termes, les espèces sont en équilibre, elles ne sont pas en train d'évoluer. En particulier, les chimpanzés ne sont aucunement engagés dans une évolution menant au langage. Les changements évolutifs se produisent à la faveur d'un changement d'espèce : ils sont abrupts et rapides à l'échelle des temps géologiques. Dans ces conditions, on s'attend à trouver des différences qualitatives entre *sapiens* et *erectus*, et entre *erectus* et les autres primates, surtout en ce qui concerne un comportement aussi caractéristique que le langage.

L'autre raison pour laquelle nous ne pouvons pas nous contenter de différences quantitatives entre le langage humain et les modes d'expression antérieurs vient du fait que le langage humain se démarque de la communi-

cation des autres primates par plusieurs aspects. Citons la constitution de milliers de mots par l'agencement de quelques dizaines de sons (phonologie), la grammaire qui régit l'agencement des mots dans la phrase (syntaxe), notre capacité à créer des concepts de type tout-ou-rien (sémantique). Mais c'est surtout par l'usage que nous en faisons que le langage est unique et diffère radicalement de ce que l'on trouve dans le règne vivant.

Les autres primates communiquent essentiellement pour signaler leurs intentions : attaquer, copuler, se soumettre, lier amitié, etc. Or, nous pouvons communiquer d'une autre manière, comme le montre l'expérience suivante. Prenons quelques lapins blancs et lâchons-les dans une grande ville, par exemple un quartier piéton de Paris. Immanquablement, les individus qui, les premiers, aperçoivent les lapins en train de divaguer dans la rue attirent l'attention de leurs congénères. Il s'agit d'un acte réflexe. Vous signalez l'événement aux personnes qui sont avec vous, quitte à les toucher pour capter leur attention. Ce comportement de communication nous est tellement naturel que nous oublions à quel point il est singulier. Pour autant que l'on sache, aucun animal ne se comporte ainsi. Certes, les individus de nombreuses espèces sont curieux de toute nouveauté, à commencer par nos cousins les chimpanzés. Mais les chimpanzés ne communiquent pas leur étonnement.

Le primatologue Michael Tomasello a comparé le comportement des chimpanzés à celui des très jeunes enfants face à la nouveauté. Le chimpanzé, curieux, regarde l'événement incongru. Ses compagnons suivent son regard pour comprendre ce qui le captive ainsi. Si un écran les empêche de voir, ils le contournent pour observer l'événement directement par eux-mêmes. Pourtant, rien dans le comportement du premier individu ne laisse supposer une intention de communication. Tomasello montre même qu'une telle intention ne serait pas comprise. Lorsqu'un expérimentateur désigne un endroit précis par le geste ou le regard, par exemple le bol retourné sous lequel il a placé une friandise, le chimpanzé porte son attention sur le bol. Pourtant, au lieu de profiter de cette

indication, le chimpanzé choisit un bol au hasard. Autrement dit, l'animal ne tient pas compte des signes visant à désigner un objet, car de tels signes n'existent pas dans le répertoire comportemental de son espèce. Tomasello montre en revanche qu'entre neuf et douze mois, l'enfant humain utilise spontanément de tels signes. Si on agite un petit pantin dans le coin de la pièce, l'enfant qui a atteint cet âge n'a de cesse que d'attirer l'attention de sa mère vers l'objet.

Cette propension à partager sa curiosité, qui apparaît ainsi dès la petite enfance, est remarquable. Elle est systématique : comme le montre l'expérience des lapins blancs, elle prend la forme d'un véritable réflexe. Elle est universelle : aucune culture au monde n'a été décrite dans laquelle la surprise ne ferait pas l'objet d'un acte de communication. Enfin, elle est exceptionnelle dans la communication des êtres vivants, et certainement unique parmi les primates. Sommes-nous la seule espèce à avoir jamais adopté ce comportement ? Cela n'est pas certain.

A quoi servait le protolangage ?

Le protolangage, pour devenir une hypothèse plausible, doit recevoir une définition et une fonction. Lorsque Bickerton nous dit que, dans des circonstances un peu particulières, les humains se mettent à parler sans syntaxe, il suggère qu'ils régressent alors à un stade qui était celui de leurs ancêtres *erectus*. Mais si *erectus* parlait pour exprimer des pensées semblables aux nôtres, pourquoi ne disposait-il pas d'un langage aussi développé ?

Si le protolangage a existé, c'est qu'il remplissait une fonction bien précise, distincte de celle du langage, même si elle perdure sans doute dans notre espèce. A quoi servait-il ? Les humains, nous l'avons vu, partagent instinctivement leur surprise, contrairement aux autres primates. Peut-on, de manière cohérente, supposer que le protolangage servait à communiquer à propos de faits inattendus ? Pour être moins restrictif, nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle nos ancêtres utilisaient un langage sans syntaxe pour se signaler mutuellement les faits

saillants. Les faits saillants sont ceux qui sortent de l'ordinaire, soit parce qu'ils sont inattendus, comme des lapins blancs qui errent dans les rues de Paris, soit parce qu'ils peuvent provoquer une émotion. Ainsi, il est plausible que nos ancêtres prenaient la peine, comme nous, de signaler à leurs congénères les faits insolites, indésirables ou désirables. Si nos conversations et nos journaux sont remplis de tels faits, c'est qu'un instinct atavique nous pousse à en parler.

On comprend que le protolangage soit adapté à ce genre de fonction. Par une simple juxtaposition de quelques mots, il est facile d'évoquer une situation saillante. Un message comme «voisin maison feu» remplit parfaitement son rôle. Dans ces conditions, pourquoi le langage est-il apparu au cours de l'évolution ? Quel genre de fonction remplit-il que le protolangage ne peut satisfaire ? La réponse, sans être immédiate, nous est fournie par l'observation des conversations spontanées. Nous consacrons une bonne partie de notre temps et de notre énergie à argumenter avec nos congénères, à essayer de leur montrer qu'ils ont tort et que nous avons raison. Pour cela, le vrai langage est indispensable. Grâce à la syntaxe qui permet de distinguer les propriétés ou les actions des arguments sur lesquelles elles portent, nous pouvons, entre autres choses, *nier* des états de fait.

Cette capacité de négation, à la base de toute argumentation, faisait sans doute défaut à notre ancêtre. Celui-ci se contentait sans doute d'un protolangage dont la fonction essentielle, nouvelle dans le monde des primates, était de signaler les événements saillants de son environnement à l'attention de ses semblables. A défaut d'être certain, ce scénario a l'avantage d'être cohérent et de conférer une utilité à cette capacité fossile, observée par Bickerton dans le pidgin, qui consiste à pouvoir communiquer en se passant de syntaxe.

Bibliographie

Dessalles J-L. : *Aux origines du langage - Une histoire naturelle de la parole* - Hermès, Paris 2000.

Le langage et la révolution paléolithique

Notre espèce, *homo sapiens*, est apparue il y a environ 200 000 ans. Pourtant cette apparition ne s'est pas traduite par un grand bouleversement, si l'on en juge par les vestiges paléontologiques. Le grand bouleversement s'est produit beaucoup plus récemment, alors que notre espèce était déjà implantée sur plusieurs continents. Entre 40 000 et 30 000 ans avant notre ère, on observe un peu partout les traces de ce qu'il faut bien appeler une révolution. L'homme s'est mis à produire des artefacts complexes : des lances finement taillées, des bijoux, des flûtes, des statuettes. Il nous a légué des peintures et des gravures dont le réalisme est extraordinaire. Si l'on ajoute les vestiges de rites funéraires, cette période apparaît comme le théâtre d'une révolution symbolique. Pour certains, comme le paléontologue Iain Davidson et le psychologue David Noble, cette révolution est la preuve qu'un événement culturel crucial s'est produit précisément à cette époque : l'invention du langage.

Cette théorie, très séduisante à première vue, pose cependant plus de problèmes qu'elle n'en résout. En présentant le langage comme une invention culturelle, elle n'explique pas les nombreuses préadaptations biologiques au langage, au premier rang desquelles la position extrêmement basse de notre larynx. Il est certes probable que le langage a joué un rôle essentiel dans l'explosion de la culture symbolique. Toutefois, ce rôle n'était sans doute pas déterminant. Les premiers *homo sapiens* devaient parler aussi bien que nous, mais pendant des dizaines de milliers d'années, leur mode de vie de chasseurs-cueilleurs n'a pas produit de traces d'activités symboliques suffisamment ostentatoires pour qu'elles perdurent jusqu'à nous.

Protopensées

Si le langage nous sert à communiquer nos pensées, quel genre de protopensées nos ancêtres pouvaient-ils communiquer à l'aide de leur protolangage ? Il peut sembler illusoire de vouloir reconstituer les pensées d'une espèce disparue. Nous pouvons toutefois tenter de concevoir l'esprit d'*erectus* comme un esprit humain auquel il manquerait un module. Mais lequel ?

Le sens des phrases du langage n'est pas donné *a priori*. Il est construit. Ainsi, l'image évoquée par un mot comme « maison » dépend du contexte. Les protomots devaient également provoquer la construction d'une image dans l'esprit de nos ancêtres. Mais nos mots font davantage. En donnant un sens à la phrase « *Amandine est sortie de la maison* », nous effectuons une construction qui comporte sans doute une scène visuelle, mais également l'introduction de deux frontières : nous distinguons l'intérieur et l'extérieur de la maison, et nous situons l'événement intégralement dans le passé, hors du présent. Ces frontières nous permettent d'affirmer, de nier et d'enchaîner logiquement des faits. Ce qui est entièrement passé est terminé ; ce qui est dedans n'est pas dehors ; si Amandine se trouve hors de la maison, alors elle est également hors du salon.

La grammaire, présente dans toutes les langues, a pour fonction de marquer de telles relations entre objets et frontières. Dans notre exemple, *sortir* indique une traversée de frontière. La grammaire française impose ici que ce soit l'entité désignée par le sujet grammatical qui effectue cette traversée, au risque de compromettre la construction du sens si l'on dit « *la maison est sortie d'Amandine* ». Si nos ancêtres ne tiraient pas avantage d'une grammaire, nous devons en conclure que, contrairement à nous, ils ne projetaient pas de frontières sur leur monde et ne concevaient pas de distinctions tout-ou-rien. Ils se contentaient du pouvoir d'évocation des mots, ils pouvaient combiner ces évocations en scènes, mais sans jamais poser de relations définies entre les entités ainsi imaginées.

Protoconversations

Imaginons qu'une personne de notre temps se retrouve transportée un demi million d'années dans le passé. Pourrait-elle communiquer avec les hominidés de l'époque ? Les explorateurs n'ont jamais fait état de réelles difficultés pour établir un premier contact avec les cultures les plus éloignées. En quelques minutes, à l'aide de gestes, on s'entend sur l'essentiel, et en quelques jours on connaît assez de mots pour tenir de petites conversations. Qu'en serait-il pour notre explorateur de la préhistoire ?

La structure du pidgin nous donne une idée du parler de nos ancêtres. Cette idée risque toutefois d'être trompeuse, car ceux qui s'expriment en pidgin ont une intelligence humaine. Une phrase pidgin comme « *vous pas argent moi stop travail* » révèle une pensée logique qu'*erectus* ne possédait vraisemblablement pas. Que reste-t-il des conversations humaines lorsque la logique en est ôtée ? Il reste un autre mécanisme, que nous retrouverions sans doute chez *erectus* s'il était possible de lui rendre visite.

Lorsqu'un individu mentionne un fait inattendu, par exemple « *hier, j'ai croisé Yannick Noah dans la rue* », ses compagnons peuvent banaliser l'événement : « *je l'ai vu moi aussi* », ou « *moi, ce matin, j'ai discuté avec Zidane* ». Ce genre de réactions, exprimées en protolangage, pouvaient peupler les protoconversations de nos ancêtres. En revanche, seul un humain peut émettre une mise en doute comme « *je croyais que Noah vivait à New York* », car elle est fondée sur un raisonnement : Noah ne peut être à la fois à deux endroits différents.

Selon ce scénario, nos ancêtres *erectus* devaient rivaliser, comme nous le faisons, pour démontrer leur capacité à savoir avant les autres : celui qui détient une nouvelle s'empresse de la faire connaître avant que d'autres ne lui en volent la primeur. Les forêts de la préhistoire ont dû résonner de ces protoconversations pendant des centaines de milliers d'années. L'humain moderne qui retournerait en ces temps reculés serait rassuré par cette forme de communication si humaine. En revanche, il penserait peut-être que ses ancêtres étaient des faibles d'esprit, tant il serait dérouteré de ne pouvoir argumenter avec eux.

Pidgin et protolangage

Derek Bickerton a formé le concept de protolangage en observant le contraste qui existe entre deux formes un peu particulières que revêt le langage humain : le pidgin et le créole. Lorsque des êtres humains adultes d'origine culturelle différente se retrouvent dans la nécessité de communiquer, ils développent en quelques mois un pidgin, c'est-à-dire un code de communication qui s'apparente à la forme de langage attribuée au personnage de Tarzan. C'est le cas bien connu des esclaves des Caraïbes, dont les origines culturelles étaient trop variées pour permettre à leurs langues de se perpétuer après leur transplantation forcée. C'est aussi le cas des commerçants de Hawaï, qui affluèrent de diverses régions du Pacifique asiatique (Japon, Corée, Philippines et autres). Poussés par le besoin de communiquer, ces adultes s'accordent rapidement sur un vocabulaire limité, généralement emprunté à la langue locale la plus accessible, par exemple l'anglais dans le cas d'Hawaï. En *Tai Boï*, un pidgin franco-vietnamien, cela peut donner des phrases du genre : « *Moi faim. Moi tasse. Lui aver permission repos. Demain moi retour campagne.* »

Les pidgins peuvent perdurer et se complexifier quelque peu. Pourtant, dans certaines conditions, la transition vers le créole peut être extrêmement abrupte. Le créole emprunte lui aussi son vocabulaire à une autre langue, mais contrairement au pidgin, il possède toutes les caractéristiques universelles des langues : mots grammaticaux (prépositions, conjonctions, ...), enchâssement (inclusion des syntagmes dans d'autres syntagmes), morphologie (conjugaison, accord, affixes, ...). Que faut-il pour passer d'un pidgin à un créole ? D'après Bickerton, il suffit que les enfants de moins de six ans exposés au seul pidgin grandissent ensemble, par exemple dans un habitat urbain.

La conclusion que tire Bickerton de ce phénomène est inattendue. Pour lui, la possibilité d'un passage abrupt du pidgin au créole révèle le fait que les êtres humains disposent de deux moyens différents pour s'exprimer. Dans des circonstances anormales, ils retrouvent une forme de communication ancienne, que Bickerton baptise *protolangage*, et dont on observe la manifestation dans le pidgin. Nous sommes tous capables d'adopter, instantanément, cette manière de parler qui nous semble primitive. Cette capacité, pour Bickerton, nous donne une idée de ce que pouvait être le langage d'*homo erectus* : un protolangage dépourvu de syntaxe dans lequel les mots sont groupés en phrases minimales.